

Baptiste Gaillard

LE CHEMIN DE LENNIE

*Baptiste Gaillard est né en 1982 et vit à Genève.
Diplômé de la Haute école d'art et de design – Genève en 2009, son
engagement artistique prend de nombreuses formes et son travail
a été régulièrement exposé.*

*Le chemin de Lennie a reçu le soutien de la Fondation Hans Wilsdorf.
Les éditions Héros-Limite bénéficient de l'appui de la ville de Genève.*

Mise en page et maquette:
Raphaël Cuomo & Atelier typographique La Queue du Tigre.

© HAUTE ÉCOLE D'ART ET DE DESIGN – GENÈVE & ÉDITIONS HÉROS-LIMITE, 2013.

ISBN 978-2-940358-95-3

COURTS LETTRAGES

*Haute école d'art et de design – Genève
& Éditions Héros-Limite*

Diurnes et nocturnes dérivent dans le désordre sans chemin.

Tout l'espace est une place où s'écoulent les organiques, les êtres étranges des ombres, en vastes mouvements contradictoires de flux et reflux qui se mélangent et se recouvrent, en mouvements auxquels la terre est indifférente et auxquels les minéraux ne répondent pas.

A chaque parcelle le même carrefour propice à la dispersion.

Il y a des fruits pourris par terre. Le ciel est un bloc. Des gourdes sucrées se balancent dans le vent, et sont aussi étalées partout sur le sol.

L'eau est un ruissellement. Les tissus organiques sont des poches qui se creusent, les restes affaissés d'un système d'échanges d'eau et de nutriments. Les fruits ne sont plus que des amas, des sacoches molles et crevées.

Le pédoncule reste solide au milieu d'informes décompositions, il dépasse comme une tige de bois plantée dans la masse. La peau fripée se replie sur elle-même. Le cadavre est l'endroit où les fourmis et les guêpes sont en lutte du sucre.

Leur mot d'ordre est de manger tout de suite le reste, ou d'emporter le fruit par morceaux. C'est un objet riche, un trésor d'énergie. Ils vivent en mangeant de l'énergie résiduelle. Les fruits sont des morts, il faut maintenant les dépecer de leur énergie perdue. Il ne restera rien.

Le soleil a tout donné au fruit, le sucre est une synthèse. Les insectes sont en lutte du sucre. Le fruit est un lieu au sol où la vie converge et s'affaire, la poussière s'y colle. Les odeurs se réveillent.

Le fruit a seulement l'air affaissé, mais toutes les bêtes du coin s'y cachent. Elles sont venues pour le sucre. Elles sont sorties des cartons, des pierres et des bouts de terre dispersés. Le fruit est un peu coulant, il est vieux, mais sa peau est le repaire de toutes les bêtes du quartier. Elles sont venues.

Aucun enfant ne mettra sa main au pourri, il y a trop de cauchemars dans sa tête. Ce qui grouille répugne au point de s'en tenir loin. Il n'y a pas de grouillements dans les grands espaces, il n'y en a que dans les coins étroits, sous les plafonds bas, entre les cloisons où l'espace est exigu. Il y en a dans les replis de la matière. Les vacarmes soudains sont dans les lisières les plus fines du corps. L'esprit est une immensité serée où la peur peut commencer à s'incarner. S'y trouvent à la fois les butées et les fosses qui lui sont nécessaires. Avec la proximité, l'intérieur d'un fruit pourri devient illimité. Les enfants ont appris à ne pas mettre leurs doigts n'importe où. Les clous rouillés portent la mort. Les insectes sont des pointes.

La peau n'est qu'un voile. Le débordement secret du fruit en graines est pour le sol. Pourriture des organismes, macération

des jus, la mort est un précipice. Les insectes ne sont pas des corps comme les autres. Ce sont des forces qui luttent pour elles-mêmes et participent au grand démantèlement. Le sol sera bientôt vide à nouveau.

Aucune espèce n'est vraiment sociale.

Vers insectes œufs larves métamorphoses écailles ailes obscurcissent le ciel en s'échappant des troncs morts qui partout sont étendus de travers.

Dans le désordre, il n'y a rien qui ne soit de travers.

Les troncs morts sont du bois livré à la pluie, sans retour possible, de la chair vermoulue. Le bois mort et les troncs creux sont des repères fixes dans les herbes et les fougères qui grandissent encore, ce sont des lieux dormants, cachés des hauteurs du ciel, dissimulés dans les ronces et dans les tiges poilues, dont les extrémités arborent de petites fleurs maigres et dures.

Autour des souches qui sont des cheminées, il y a de l'air, mais il n'y a pas de vent. L'univers peut être figé soudain.

Les endroits sombres du fond des bois sont souvent plongés dans le sommeil. Il ne s'y passe rien, même si l'on y jette des cailloux. Mais il y a partout la possibilité enfouie d'un réveil. Le silence est un gonflement de l'inexorable prêt à crever l'enveloppe qui le contient. Les ombres regorgent de vies sous-estimées.

Le règne des nuages dépend d'un état de suspension.

La propagation soudaine des insectes est pareille à celle des spores : d'énormes nappes se déversent dans les espaces disponibles. Tout peut se précipiter en quelques instants, basculer de la tranquillité au chaos. Les nuées peuvent sortir de creux discrets en un battement d'ailes, et mettre le feu au monde.

Les flots sont plus efficaces lorsqu'ils ne rencontrent pas d'obstacles, les écoulements grignotent tout solide qui leur fait barrage.

Les monstres ne sont pas gros et ne vivent pas sous le lit. Les petites choses prennent plus de temps mais deviennent plus importantes. Les avant-gardes ne sont plus dans de vastes extrémités, mais dans les creux liminaires qui cernent chaque parcelle de terrain.

Il y a des individus qui restent isolés parmi les insectes. Ils mangent le même bois et les mêmes feuilles que les autres. Mais ils se tiennent à l'écart du grand projet. Ce sont des êtres sans force, qui sont habités par le renoncement. Ils déambulent dans l'espace et n'ont pas peur d'être vus. Ils se font écraser et se font dévorer. Un message éthéré a remplacé dans leur corps le message hormonal du grand projet. Ils restent dispersés, s'enfoncent dans les surfaces, et s'enroulent finalement dans une motte de terre. Ils ont accepté de disparaître vraiment.

Les arbres sont des pics silencieux que le vent pousse lentement d'avant en arrière. Il est impossible de ne pas passer par des arbres, il finit toujours par y en avoir.

Il y a de vastes zones vides où les arbres ont été arrachés, mais ils sont encore là, renversés par terre par paquets de brutalité.

Les amas de bois mort sont des lieux de multiplication et d'émanation. Le désordre est un espace d'incubation d'où l'imprévisible peut surgir.

Il règne dans l'air de ces endroits une sécheresse poussièreuse. La sciure est une matière qui pompe l'eau pour s'alourdir. Sans humidité elle est volatile et évolue en suspension. Le bois sec est un vivier d'invasifs qui piquent les yeux et irritent la peau. La sécheresse, c'est l'apparition partout du chant lointain du feu.

Il y a une brutalité de vide autour.

La forêt est pleine de tas de terre, de cailloux, de brindilles et de feuilles mortes. L'écorce est une suite d'entailles dans les troncs et de reliefs structurés, une couverture d'écailles qui ne se ferme bien que lorsque l'eau est un liant. Le baume liquide se déverse en trombes les nuits d'orage, et les arbres sont serrés et nets sous la pluie.

La forêt sent le sapin. Les bostryches et les guêpes tournent en rond. Il n'y a pas d'endroit sans la substance urticante des orties.

Les pierres qui jonchent le sol sont sales et coupantes. La caillasse est le lieu de progression des animaux couverts de pattes. L'ombre sous les pierres est une fosse où persiste le grouillement.

Les colonies nichent dans tous les creux et y demeurent en empilements inaccessibles. Il y a des lieux propices à la culture du secret.